

dois, dès maintenant te demander de quelle manière tu pourras être utile à ton pays ?

Voyons que veux-tu faire ?

— Mon père, je ne le sais pas encore, répondit Eugène, je n'ai pas en moi une assez grande confiance pour oser me prononcer déjà. En attendant, je désire entrer à l'école polytechnique.

Après avoir subi l'examen des cours de la seconde année, il fut classé un des premiers sur la liste de sortie.

Le marquis lui demanda de nouveau :

— Que veux-tu être ?

— Ingénieur des mines, répondit-il sans hésiter.

— C'est bien, approuva le marquis.

Il devint donc élève ingénieur de l'École des mines.

Pendant ce temps, Maximilienne avait achevé son éducation et complété son instruction.

Gracieuse et jolie, distinguée, intelligente et instruite, Maximilienne était une jeune fille accomplie. Dans la douceur de son regard, le timbre de sa voix et l'exquise bonté de son sourire, il y avait un charme inexprimable. Tout le monde l'aimait. Sans le vouloir, elle se faisait admirer ; les plus indifférents la trouvaient adorable.

Alors Gabrielle manifesta l'intention de quitter la maison de Coulange. Mais la marquise s'y opposa d'une façon absolue. De son côté, le marquis dit à Gabrielle :

— Vous êtes de notre famille, vous nous appartenez, nous vous gardons ; mais nous n'entendons point vous priver de votre liberté, vous serez complètement indépendante.

Gabrielle resta.

Comme par le passé, elle eut sa chambre à l'hôtel de Coulange et au Château ; mais elle demeurait constamment à Coulange. Elle aimait la solitude, son isolement pendant six mois lui plaisait. Elle avait compris qu'elle devait comprimer les élans de son amour maternel. Imposant de nouveau silence à son cœur, elle s'était résignée à vivre éloignée de son fils. Mais la marquise lui écrivait souvent et donnait toujours des nouvelles d'Eugène. Le jeune homme ne l'oubliait point : il lui écrivait aussi quelquefois. Les lettres qu'elle recevait de Paris venaient égayer sa sollicitude. Elle les conservait pour les relire vingt fois. C'était tout son bonheur, toutes ses joies. Elle ne recevait pas une lettre de son fils sans la porter plusieurs fois à ses lèvres avant de la lire. Et, en approchant le papier de ses lèvres, il lui semblait qu'elle embrassait son fils lui-même.

Quand elle ne pouvait plus résister au désir de voir son fils, elle se décidait tout à coup à faire le voyage à Paris. Mais rarement elle restait plus d'un jour ou deux à l'hôtel de Coulange. Dès qu'elle avait vu Eugène et embrassé Maximilienne, elle était contente et presque joyeuse ; elle reprenait le chemin de sa retraite. D'ailleurs, le séjour de Paris était dangereux pour elle, car maintenant, le comte de Sisterne y demeurait et venait souvent à l'hôtel de Coulange.

La sœur du comte, madame de Valcourt, avait eu la douleur de perdre son mari, et l'amiral, qui n'avait plus à faire, comme autrefois, de longs voyages en mer, s'était définitivement fixé à Paris, près de sa sœur et de sa nièce Emmeline, qui était dans sa seizième année.

Les beaux jours d'été avaient ramené la famille de Coulange au château de Coulange, sa résidence toujours préférée. On attendait madame de Valcourt et sa fille. L'amiral de Sisterne, chargé d'une mission importante par le ministre de la marine, ne devait venir les rejoindre que dans la deuxième quinzaine de septembre.

Il était convenu déjà qu'avant l'arrivée du comte, Gabrielle partirait pour le château de Chesnel, comme elle avait été forcée de le faire plusieurs fois.

Cette année-là, comme les précédentes, dès le premier jour de l'ouverture de la chasse, on allait recevoir au château une société nombreuse. Outre les amis du marquis, le jeune comte Eugène avait invité quelques-uns de ses camarades de l'École polytechnique et de l'École des mines.

## VII

Un matin, au retour d'une promenade à cheval qu'il faisait presque tous les jours aux environs de Coulange, Eugène trouva le marquis qui l'attendait dans la cour du château. Il sauta lestement à terre, mit la bride du cheval dans la main d'un domestique et s'avança vers M. de Coulange.

— Es-tu content de ta promenade, demanda le marquis.

— Enchanté, mon père : j'éprouve toujours le même plaisir à courir à travers notre belle campagne et je ne me lasse point de voir les mêmes paysages. Il est vrai qu'ils sont admirables.

— Viens par ici, dit le marquis au jeune homme, en lui prenant le bras, je désire causer un instant avec toi.

Le soleil commençait à faire sentir sa chaleur. Ils allèrent s'asseoir sur un banc rustique à l'ombre d'un bouquet de sumacs.

— Mon cher fils, dit le marquis, c'est aujourd'hui le 20 août, anniversaire de ta naissance. Tu viens d'entrer dans ta vingt et unième année, mon ami. Je ne veux pas te répéter encore que je suis content de toi. Toi et ta sœur, vous êtes toutes nos joies et tout notre orgueil. Tu as un grand nom, tu auras un jour une grande fortune ; dès maintenant, tous les chemins te sont largement ouverts, ce que tu voudras être, tu le seras.

Je t'ai parlé quelques fois de la duchesse de Chesnel-Tanguy. Quinze jours avant sa mort, la duchesse avait éprouvé une grande joie en apprenant ta naissance. Dans sa joie, elle voulut te donner avant de mourir, un témoignage de son affection ; elle appela aussitôt son notaire et lui fit ajouter un codicile à son testament. Par cette disposition codicillaire la duchesse de Chesnel-Tanguy t'a légué, pour en jouir dès que tu auras accompli ta vingtième année : 1o. une somme de quinze cent mille francs ; 2o. le château et le domaine de Chesnel, au bord de l'Allier, lesquels valaient alors plus d'un million.

Le domaine de Chesnel a beaucoup augmenté de valeur depuis que M. Morlot en est le régisseur, continua le marquis. Aujourd'hui Chesnel vaut certainement un million et demi. C'est donc un legs de trois millions que t'a fait la duchesse de Chesnel-Tanguy.

L'acte codicillaire m'autorise à retenir le legs dans le cas où je te jugerais incapable d'entrer en possession ; mais il n'en est pas ainsi. Je dois donc, aujourd'hui que tu as vingt ans accomplis, exécuter la volonté de la duchesse. A partir de ce moment, le domaine de Chesnel t'appartient et tu en toucheras les revenus ; quant au capital de quinze cent mille francs, il est représenté par des titres de rentes sur l'Etat, des actions de chemins de fer et autres valeurs industrielles en dépôt à la Banque de France, dont tu toucheras également les arrérages.

— Ma surprise est grande, mon père et je suis profondément touché de ce que madame la duchesse de Chesnel-Tanguy a voulu faire pour moi ; j'en garderai le souvenir. Mais, mon père, je ne puis pas accepter.

— Pourquoi ?

— Je ne saurais que faire de cette fortune, je suis trop jeune.

— Va, je te connais, et je suis certain d'avance que tu n'en feras pas un mauvais usage. D'ailleurs, il me plaît que tu apprennes de bonne heure à administrer tes biens.

Quant on ne les évite pas, les occasions de faire du bien ne manquent jamais. Tu suivras l'exemple de ta mère dont la charité est inépuisable. Les pauvres gens sont nombreux partout ; autant qu'ils le peuvent ceux qui sont riches doivent venir en aide à ceux qui sont malheureux. Du reste, mon ami, tu auras le droit de faire des économies. De cette façon, quand tu te marieras, tu pourras offrir une magnifique corbeille à ta fiancée, sans avoir besoin de toucher à ton capital.

— Oh ! nous avons le temps de penser à mon mariage.

— Soit. Mais rien ne nous empêche d'en parler aujourd'hui. Tu es riche, distingué, intelligent, instruit ; tu as la jeunesse, la beauté, tu portes un grand nom et tu as devant toi un magnifique avenir ; il me semble que ce sont là des avantages personnels sérieux, qui doivent te donner confiance.

— Certainement, mon père ; mais je ne veux pas trop compter sur eux.

— Pourquoi cela ?

— Par crainte des déceptions.

— Serais-tu déjà sceptique ?

— Non, mon père, car je tiens à vous ressembler, à être digne de vous.

— Alors, tu es trop modeste.

— Vous ne devez pas vous en plaindre ; je suis votre élève et vous m'avez appris à n'être ni présomptueux, ni orgueilleux. Si j'ai quelque mérite, je n'en connais pas encore la valeur. Du reste, en ce qui concerne le mariage, je ne suis point pressé de mettre à l'épreuve mes avantages personnels.

— Je ne vois pas de la même manière que toi. Veux-tu connaître ma pensée ? Eh bien, je voudrais que tu fusses marié dans un an, deux ans au plus tard.

— Oh, mon père !

— Voyons, dit le marquis, n'as-tu pas déjà distingué ou fixé ton choix sur une des jeunes et charmantes jeunes filles que nous connaissons ?

— Mon père... balbutia le jeune homme.

— Réponds-moi franchement, comme à un ami.

— Eh bien, oui, mon père.

— Ainsi, tu aimes cette jeune fille ?

— Oui, je l'aime.

— Le sait-elle ?

— Oh ! elle l'ignore, mon père.

— De sorte que tu ne sais pas si tu es aimé ?

— Mon ton père... .

— Comme te voilà ému ! reprit le marquis d'un ton affectueux. Allons, aie bon espoir ; si elle ne t'aime pas déjà, elle t'aimera et